

la conduite de ceux qui, pour se faire regarder comme de grands politiques, affectent d'avoir du penchant pour l'impiété.

## CHAPITRE V.

*Des devoirs de l'Homme, par rapport à lui-même.*

§ I. L'AMOUR-PROPRE, qui est naturel à l'homme et profondément gravé dans son cœur, le porte invinciblement à prendre beaucoup de soin de lui-même, et à chercher son avantage par toutes sortes de voies. Il semble donc tout-à-fait superflu de supposer quelque obligation qui lui en impose la nécessité. Cependant, comme chacun n'est pas né pour lui seul (1), et n'a pas reçu du Ciel de si beaux talens pour les enfouir, mais, au contraire, pour célébrer la gloire infinie du Créateur, et pour être un digne membre de la société humaine; l'homme est tenu, à cet égard, de pratiquer certains (2) devoirs, par rapport à lui-même; car il doit, en cultivant avec soin ses dispositions naturelles, se montrer digne des nobles facultés qui le distinguent si avantageusement des animaux destitués de raison, et se mettre en état de contribuer au bien de la société autant qu'il lui est possible. Que s'il

(1) Les devoirs de l'homme par rapport à lui-même découlent directement et immédiatement de l'amour de soi-même, que nous avons posé ci-dessus pour un des trois grands principes du droit naturel, et qui oblige l'homme non-seulement à se conserver, autant qu'il le peut sans préjudice des lois de la religion et de la sociabilité; mais encore à se mettre dans le meilleur état qu'il lui est possible pour acquérir tout le bonheur dont il est capable. Voyez sur le *Droit de la nature et des gens*, liv. II, chap. III, § 15, note 5.

(2) Voyez le *Droit de la nature et des gens*, liv. II, chap. IV.

le néglige, il se fait par là non-seulement beaucoup de tort et de déshonneur, mais il peut encore en être justement puni par l'auteur de son existence, de même qu'un maître a droit de châtier ses disciples, lorsqu'ils ne veulent pas s'attacher aux choses qu'il leur prescrit, et pour lesquels ils ont assez de génie.

§ II. L'homme étant composé de deux parties, savoir d'une *âme*, et d'un *corps*, dont la première est destinée à commander, et l'autre à obéir, le soin de l'*âme* doit sans contredit précéder celui du *corps*.

Le soin de l'*âme* se réduit en général à former l'*esprit* et le *cœur*, c'est-à-dire, à se faire non-seulement des idées droites de ce qui concerne nos devoirs, et du juste prix des choses qui excitent ordinairement nos desirs; mais encore à bien régler les mouvemens de notre *âme*, et à les conformer aux maximes de la droite raison; en un mot, à acquérir toutes les qualités nécessaires pour mener une vie honnête et sociable.

§ III. La première chose que tous les hommes doivent graver profondément dans leur esprit, c'est l'idée d'un Dieu créateur et conducteur de l'univers, telle que nous l'avons représentée dans le chapitre précédent. La persuasion de cette grande vérité ne fait pas seulement le principal devoir de l'homme; elle est encore le plus ferme fondement de toutes les vertus qui se rapportent à autrui, et la véritable source de cette douce tranquillité d'*âme* qui est le bien le plus précieux de la vie.

Il faut donc bannir avec soin toutes les opinions qui ont quelque chose de contraire à un principe si important. Et par là je n'entends pas seulement l'*Athéisme*, ou l'*Epicurisme*, mais encore plusieurs autres sentimens aussi préjudiciables à la société humaine et aux



bonnes mœurs, qu'incompatibles avec la vraie religion ; et qui renversent de fond en comble la moralité des actions humaines. En voici quelques exemples.

Je mets au premier rang le *destin* des Stoïciens, et l'*astrologie judiciaire*, qui supposant que tout arrive par une nécessité interne et inévitable (1), rendent les hommes de simples instrumens de leurs propres actions, dont ils ne sont pas plus responsables sur ce pied-là, qu'une horloge ne l'est du mouvement de ses roues.

Un autre dogme fort approchant, c'est cette enchaînement nécessaire des causes et des effets, qui, selon quelques-uns, a été établie par le Créateur sous certaines règles si immuables, qu'il ne s'est réservé, à ce qu'ils prétendent, aucun pouvoir d'y faire le moindre changement, pas même dans les cas particuliers.

C'est encore une opinion pernicieuse, que de se figurer la Divinité comme faisant, pour ainsi dire, un infâme trafic des péchés des hommes, et permettant de les racheter avec de l'argent, et autres sortes d'offrandes, ou par de vaines cérémonies, ou par quelques formulaires de paroles prononcées en certains temps, sans que l'on travaille d'ailleurs à réformer sa vie, et à devenir gens de bien. Il faut joindre à cela la sottise imagination de ceux qui croient que la Divinité prend plaisir à des inven-

(1) Tout sentiment contraire à la liberté de l'homme, est l'éponge de la morale, du droit naturel, et de la religion même. Quand, par impossible, on pourroit supposer que toutes les actions humaines sont nécessaires, ce seroit là un mystère que les hommes ne devroient pas savoir. Il faudroit toujours qu'ils se crussent libres ; autrement ils tomberoient dans l'inaction par une suite même de leur disposition naturelle : ils s'abandonneroient à la merci de cette nécessité inévitable. Aussi voit-on que ceux qui ont voulu détruire la liberté, n'ont pu en nier le sentiment, illusoire selon eux.

tions humaines, ou à des genres de vie qui ne s'accordent point avec la constitution de la société humaine, ou d'une société civile réglée sur les maximes de la droite raison et de la loi naturelle.

Toute *superstition* donnant des idées basses de la nature et du culte de la Divinité, est aussi contraire à la vraie religion.

Il faut dire la même chose du sentiment de ceux qui s'imaginent que la *dévotion* seule, comme ils l'appellent, suffit sans la probité, ou sans la pratique de ce qu'on doit au prochain, ou de ceux qui croient qu'ils peuvent non-seulement satisfaire pour eux-mêmes à leurs devoirs envers Dieu, mais avoir encore quelque chose de reste, et faire part à autrui de ces prétendues *œuvres de surrogation* : ou de ceux qui attribuent à la Divinité une lâche tolérance des crimes commis avec adresse, et une si grande indulgence pour certains péchés, tels que sont ceux qu'on appelle de *galanterie*, que de les regarder comme des bagatelles, et de s'en divertir même : ou de ceux qui se flattent que Dieu agrée les prières qu'on lui adresse pour le supplier d'envoyer quelque malheur à des gens qui ne l'ont point mérité (1), afin que par là on ait occasion de faire bien ses affaires : ou de ceux qui prétendent, que tout est permis et de bonne guerre contre des gens d'une religion différente de la nôtre et autres semblables opinions, qui tendent à détruire la religion et la morale, sous prétexte de piété.

§ IV. Après avoir éloigné toutes les fausses idées de la Divinité, chacun doit travailler principalement à *se faire une juste idée de lui-même et de sa propre nature*.

(1) Comme ceux qui prient Dieu qu'il se fasse bien des naufrages sur leurs côtes. Voyez le *Discours sur le Bénéfice des Loix*, dans la 1<sup>re</sup> Partie.



Cette connoissance de soi-même bien entendue, mène l'homme d'abord à la découverte de son origine, et en même temps du personnage, pour ainsi dire, dont il est chargé dans ce monde par une suite nécessaire de sa condition naturelle. Car il apprend par là, qu'il n'existe pas de lui-même, et qu'il doit la vie à un principe plus relevé; qu'il est orné de facultés beaucoup plus nobles que celles des bêtes; qu'il n'est pas seul ici-bas, ni né pour lui seulement, mais qu'il fait partie du genre humain, etc. De là naissent diverses conséquences, qu'il est bon d'envisager un peu en détail.

L'homme étant donc soumis à l'empire de Dieu, il est tenu, selon la mesure des talens qu'il a reçus de ce Créateur et maître souverain, de le servir et de l'honorer, comme aussi de pratiquer envers ses semblables les lois de la sociabilité.

Dieu nous ayant donné un *entendement*, pour nous servir de flambeau dans toute notre conduite, il s'ensuit de là, que l'on *ne doit point agir à l'étourdie ou à l'aventure, mais se proposer toujours une fin déterminée, possible et légitime*; et diriger convenablement à cette fin, tant nos propres actions, que les autres moyens nécessaires pour y parvenir. De plus, le vrai et le droit étant constamment uniformes, il faut toujours *porter un même jugement (1) de choses semblables*; et après avoir une fois bien jugé, *ne se démentir jamais*.

Notre *volonté* et nos *désirs* ne doivent ni anticiper le jugement droit de notre esprit, ni s'opposer à ses décisions; ou, pour dire la même chose en d'autres termes,

(1) Le principal usage de cette règle regarde le cas où l'on est tenté de juger différemment des mêmes choses, selon qu'on a quelque intérêt qu'elles soient justes ou non.

*il ne faut jamais rien rechercher qu'après une mûre délibération, ni jamais agir contre ses propres lumières.*

Si nous venons ensuite à prendre un état de nos *forces*, nous les trouverons renfermées dans des bornes fort étroites. Il y a une infinité de choses dans l'univers qui ne tombent point sous notre direction, ou aux effets desquelles nous ne saurions résister en aucune sorte. Il y en a d'autres qui ne sont pas à la vérité entièrement au-dessus de nos forces, mais dont l'exécution peut être empêchée par quelque cause plus puissante. D'autres, enfin, ne cèdent à nos efforts, que quand ils sont aidés et soutenus par l'adresse.

Ce qui dépend le plus de nous, c'est notre *libre-arbitre*, surtout en ce qui concerne la production des actions propres à un animal raisonnable. Chacun doit donc *travailler principalement à user de ses facultés et de ses forces d'une manière conforme aux maximes de la droite raison*: c'est le vrai et unique fondement de la *probité* sincère, et du *mérite* solide, comme aussi du bonheur de la vie, car l'homme ne sauroit se promettre ici-bas, par les seules lumières de la raison, d'autre félicité que celle qui provient d'une sage direction de ses facultés, aidée des secours ordinaires de la Providence.

Pour les *choses qui sont hors de nous*, avant que de rien entreprendre à leur égard, *il faut bien examiner si elles sont proportionnées à nos forces, si elles contribuent à l'acquisition de quelque fin légitime, et si elles valent la peine qu'elles nous donneront*. Lorsqu'après une mûre délibération, on a jugé à propos de s'y engager, il est d'un homme sage de faire tous ses efforts pour venir à bout de son entreprise. Mais il faudroit être bien sot pour se roidir en vain contre le torrent, et pour ne pas s'accommoder aux choses lorsqu'elles ne veulent point s'accom-



moder à nous. Comme donc, toutes les fois que la prévoyance humaine est de quelque usage, on ne doit point abandonner l'événement au caprice du hasard : d'autre côté, *après avoir fait tout ce qui dépendoit de nous, il faut de bonne heure se consoler des accidens imprévus* ; ne pas se reposer avec trop d'assurance sur le présent, mais n'anticiper pas non plus l'avenir par des inquiétudes et des craintes superflues ; éviter également de s'enorgueillir dans la prospérité et de perdre courage dans l'adversité.

§ V. Une autre connoissance bien nécessaire pour perfectionner notre âme, c'est de *savoir le juste prix des choses qui excitent ordinairement nos desirs* ; car de là dépend le degré d'empressement avec lequel il est permis de les rechercher.

La plus éblouissante, et celle que l'on juge plus propre à toucher les grandes âmes, c'est la haute idée que les autres ont de notre mérite, et de nos avantages personnels ; opinion d'où naît ce que l'on appelle *honneur, ou gloire*. Voici en quels sentimens on doit être là-dessus.

Il ne faut rien oublier pour tâcher d'acquérir et (1) de conserver *l'estime simple*, c'est-à-dire la réputation d'honnête homme. Que si, malgré tous ses soins, on ne peut imposer silence à la calomnie, ni dissiper l'injuste prévention où les autres sont entrés à notre égard, on doit alors se consoler par le témoignage favorable de sa propre conscience,

(1) On le doit, non-seulement pour son propre intérêt (car, pour engager les autres à nous vouloir du bien et à nous en faire, il ne suffit pas d'être honnête homme, il faut encore qu'ils ne doutent pas qu'on le soit), mais encore parce qu'en négligeant la réputation d'honnête homme, on donne lieu de croire qu'on ne fait pas soi-même assez de cas de la probité. C'est avoir honte en quelque manière d'être homme de bien, et en détourner les autres, au lieu de les y porter, comme on le devoit.

et par la vue d'un Dieu, qui connoît notre innocence.

Pour ce qui regarde *l'estime de distinction*, que l'on nomme *honneur ou gloire*, elle ne mérite d'être recherchée qu'autant qu'elle suit les belles actions, qui tendent à l'avantage de la société humaine, ou autant qu'elle met plus en état de produire de pareilles actions. Quelque grande même et quelque bien fondée qu'elle soit, il faut prendre garde de ne s'enorgueillir jamais, et d'éviter tout soupçon de fierté et d'arrogance. Que si, après avoir fait tout ce qu'on a pu, on ne trouve pas l'occasion de mettre à profit son mérite, et de l'exposer, pour ainsi dire, au grand jour ; la raison veut que l'on s'en console et qu'on attende patiemment un temps plus favorable, puisqu'il ne dépend pas de nous de nous fabriquer une fortune à notre gré. Mais rien n'est plus impertinent que de tirer vanité de choses frivoles ou indifférentes en elles-mêmes ; et il faut être bien scélérat pour se faire jour par de mauvaises voies à la gloire et aux honneurs, ou pour y aspirer afin d'être en état de satisfaire à son aise ses passions, et d'insulter impunément ses inférieurs.

§ VI. Après l'honneur viennent ces sortes de choses extérieures que l'on appelle *biens ou richesses*, et dont on a besoin, non-seulement pour se conserver soi-même, mais encore pour la subsistance de quelques autres personnes que l'on est souvent obligé d'entretenir. Cependant, comme nos besoins ne sont pas infinis et que la nature fournit toujours abondamment de quoi y satisfaire ; comme d'ailleurs on est réduit à la nécessité inévitable, de tout quitter en mourant, la raison veut que l'on donne de justes bornes à ce désir d'amasser, qui pour l'ordinaire n'en a point, et qu'on fasse un bon usage de ce



que l'on a acquis. Il faut donc éviter également les excès de l'*avarice* et de la *prodigalité*; et à plus forte raison, ne pas chercher à s'enrichir par de mauvaises voies, ni se servir de ses biens à entretenir des inclinations vicieuses. D'ailleurs, comme toutes les richesses sont sujettes à périr par divers accidens, on doit se mettre dans une telle disposition d'esprit, qu'on puisse aisément en supporter la perte en cas de malheur.

§ VII. Outre l'honneur et le désir des richesses, les hommes sont encore fort sensibles au *plaisir*. Il y a des *plaisirs innocens* et des *plaisirs criminels*. Les derniers sont toujours défendus; mais il n'y a point de mal à goûter les autres, pourvu qu'on en use avec modération et avec sobriété. Comme on peut sans crime fuir la douleur qui tend à la destruction de notre corps, tant que rien ne nous oblige de la souffrir patiemment, la raison ne nous défend pas non plus de rechercher le plaisir qui est si fort ami de notre nature. Elle veut seulement qu'on s'abstienne des plaisirs criminels qui entraînent après eux des pertes considérables, de la honte et de l'opprobre, mille dangers, mille chagrins, mille douleurs; et qu'à l'égard des plaisirs, même les plus innocens, on ne s'y plonge pas d'une manière à ruiner les forces de son corps et de son esprit, à dissiper des biens que l'on pourroit employer plus utilement, et à se mettre hors d'état de vaquer aux fonctions et aux affaires indispensables dont on est chargé.

§ VIII. Enfin, le soin de notre âme demande que chacun travaille de tout son possible à *se rendre maître de ses passions*, qui, pour la plupart, lorsqu'on leur lâche la bride, ruinent non-seulement la santé du corps et la vigueur de l'esprit, mais encore offusquent et per-

vertissent le jugement, et éloignent considérablement du chemin de la vertu. De sorte que la modération de ces mouvemens naturels est, pour ainsi dire, le principe physique de tout ce qu'il y a de sagesse et de probité parmi les hommes. Entrons dans quelque détail.

La *joie* est par elle-même très-convenable à notre nature, mais elle ne doit pas se montrer hors de saison, ni être excitée par des sujets qui ne le méritent pas, ni nous porter à des choses déshonnêtes, ou à des puérités.

La *tristesse* ronge, pour ainsi dire, l'âme et le corps. Il faut donc la chasser autant qu'il est possible, et ne s'y laisser aller même avec modération que quand l'humanité nous engage à déplorer les malheurs d'autrui, ou à nous affliger de la mort de quelqu'un, ou lorsqu'il s'agit (1) de témoigner un sincère repentir de quelque mauvaise action.

L'*amour* est la passion favorite de notre nature. Pour le rendre raisonnable, il faut qu'il ait un objet permis et digne de notre attachement; qu'on ne cherche point à le satisfaire par quelque voie déshonnête, et qu'il ne dégénère point en maladie, de manière que l'on se rende incapable de toute autre chose, et que, quand on vient à perdre ce que l'on aime, on en soit inconsolable.

La *haine* est une passion bien incommode, et pour ceux qu'elle possède, et pour ceux qui en sont l'objet. Il faut donc l'étouffer autant qu'il est possible, et être bien sur ses gardes, dans la crainte qu'elle ne nous porte à

(1) On peut aller ici même dans l'excès. En vain les esprits foibles prennent-ils la tristesse et les mortifications pour un apanage de la vraie repentance. La meilleure repentance, c'est de travailler à se corriger; et la tristesse n'est pas pour cela un bon secours. Pour s'acquitter de son devoir avec succès, il faut y vaquer avec plaisir; et ce n'est pas le moyen d'y vaquer avec plaisir que de se plonger dans la tristesse.



quelque chose de contraire à notre devoir. Que s'il y a quelqu'un qui mérite absolument d'être haï, nous devons faire en sorte que notre aversion pour lui ne nous cause à nous-mêmes une émotion violente et un chagrin incommode.

L'*envie* n'a rien que de vilain et d'infâme ; elle nuit souvent à autrui, mais elle produit toujours de mauvais effets dans le cœur de celui qui en est enlâché, puisqu'elle le dévore et le consume, comme la rouille fait le fer.

L'*espérance*, quelque douce qu'elle soit en elle-même, doit être réglée de telle manière, qu'elle ne nous jette pas dans une espèce de langueur, et que notre cœur ne se fatigue pas inutilement à courir après des choses vaines, incertaines, ou au-dessus de nos forces ; ou à former toujours de nouveaux projets sans que la possession d'aucune chose puisse fixer nos désirs et notre attente.

La *crainte* est une passion ennemie de l'esprit humain, et d'ailleurs entièrement inutile. Je sais bien qu'on la regarde comme la mère de la précaution, et par conséquent, de la sûreté. Mais cette précaution peut être produite sans aucun mouvement de frayeur, par une prudence tranquille et une circonspection ferme et assurée.

La *colère* est la plus violente et en même temps la plus pernicieuse de toutes les passions. Bien loin d'être d'un grand secours à la valeur et à la fermeté dans les périls, comme on se l'imagine ordinairement, elle ne fait qu'aveugler et mettre hors d'eux-mêmes ceux qui s'y laissent emporter. C'est une courte fureur dont il faut prévenir et réprimer les accès autant qu'il nous est possible.

Le *désir de vengeance* a beaucoup de rapport avec la colère. Du moment qu'il va au-delà des bornes d'une défense légitime et modérée qu'exige le soin de notre conservation et le maintien de nos droits, c'est une passion entièrement criminelle.

§ IX. Voilà, à peu près, en quoi consistent les soins auxquels chacun est indispensablement tenu, par rapport à son âme. Il y a encore une autre sorte (1) de culture, qui, quoiqu'elle ne soit pas absolument nécessaire pour se bien acquitter des devoirs communs à tous les hommes, est très-propre à orner et perfectionner nos facultés, et à rendre la vie plus commode et plus agréable ; c'est celle qui consiste dans *l'étude des arts et (2) des sciences*.

Personne ne doute de l'utilité des *arts* qui servent aux besoins ou aux commodités de la vie.

À l'égard des *sciences*, il y en a d'*utiles*, de *curieuses*, et de *vaines*.

Je mets au rang des *sciences utiles* la *logique*, qui enseigne à raisonner juste et méthodiquement ; toutes les

(1) Voyez la dissertation de M. Buddeus, intitulée : *de cultura Ingenii*, qui est la cinquième parmi ses *Selecta Jur. et Gent.*, et dans laquelle on trouvera plusieurs bonnes remarques sur cette matière.

(2) Voyez mon discours sur *l'utilité des Lettres et des Sciences*, par rapport au bien de l'État. Il y a des *connoissances nécessaires à tout le monde* : il y en a d'*utiles à tout le monde* ; il y en a qui ne sont *nécessaires ou utiles qu'à certaines personnes*, c'est-à-dire, à ceux qui ont embrassé un certain art, ou une certaine science. Il est clair que chacun doit rechercher et apprendre, aussi exactement qu'il lui est possible, tout ce qui est *nécessaire* non-seulement à tous les hommes, mais encore à ceux de son métier ou de sa profession. Pour ce qui est des *connoissances utiles* ou à tout le monde, ou par rapport à l'art ou la science que l'on professe, il faut en acquérir tout autant que la situation où l'on se trouve le permet. Il y auroit là-dessus bien des choses à dire ; mais en voilà assez pour une note, et pour donner quelques ouvertures à ceux qui voudront pousser ces idées.



*sciences qui ont du rapport à la morale ; la médecine ; et les parties des mathématiques qui ont quelque influence sur les arts nécessaires pour procurer et augmenter ce qui sert aux besoins ou aux commodités de la vie.*

Par *sciences curieuses*, j'entends celles qui ne sont pas d'un si grand usage, que sans elles on vécut d'une manière moins sociable ou moins commode, mais qui servent seulement à satisfaire une innocente curiosité, et à orner notre esprit de belles et agréables connoissances. Telles sont la *physique*, les *parties purement spéculatives des mathématiques*, la *critique*, les *langues*, la *poésie*, l'*éloquence*, l'*histoire universelle*, etc.

J'appelle *sciences vaines*, celles qui ont pour objet ou des faussetés manifestes, ou des choses frivoles et entièrement inutiles.

Il est indigne de l'homme de perdre son temps à étudier aucune science du dernier ordre. Mais quiconque ne veut pas être un poids inutile de la terre, à charge à soi-même et aux autres, doit s'occuper, autant qu'il en a les moyens et l'occasion, à quelqu'une des premières, ou bien apprendre quelque art. Il faut donc de bonne heure *embrasser une profession honnête et convenable*, selon qu'on y est appelé et déterminé par son inclination particulière, par une disposition naturelle de corps ou d'esprit, par la naissance, par les biens de la fortune, par l'autorité de ses parens, par l'ordre du souverain, par l'occasion, ou par la nécessité.

§ X. Quoique le soin de l'âme, que nous venons d'expliquer, soit le plus difficile et le plus considérable, on ne doit pourtant pas négliger le *soin du corps* ; ces deux parties ayant ensemble une liaison si étroite, que l'une

ne sauroit être mal disposée sans que l'autre en souffre.

Il faut donc *entretenir et augmenter, autant qu'il est possible, les forces naturelles du corps par des alimens et des travaux convenables* ; et ne pas les ruiner par les excès du manger et du boire, ou des plaisirs de l'amour, par des travaux hors de saison et non nécessaires, ou par quelque autre sorte d'intempérance. D'où il s'ensuit que la *gourmandise*, l'*ivrognerie*, et en général toute sorte de *débauche*, doit être soigneusement évitée. De plus, les *passions* violentes et déréglées étant des dispositions fâcheuses, qui portent non-seulement les hommes à troubler la société, mais qui sont encore fort nuisibles à la santé de celui-là même en qui elles se trouvent, on ne doit rien oublier pour les dompter et les réduire, autant qu'il est possible, aux justes bornes de la médiocrité. Et comme il y a plusieurs dangers dont on peut se garantir en leur allant au-devant avec une courageuse résolution, il faut aussi bannir de notre cœur la *timidité*, et le rassurer de bonne heure contre l'appréhension de tout accident fâcheux auquel notre corps peut être exposé.

§ XI. Personne ne s'étant donné la *vie* à lui-même, mais chacun la tenant de la libéralité de Dieu, il est clair encore, que *l'homme n'a pas un pouvoir absolu sur sa propre vie*, en sorte qu'il puisse en terminer le cours du moment qu'il lui en prend fantaisie ; mais il doit attendre patiemment d'être appelé par celui qui l'a voit mis dans ce poste.

Cependant, comme tout homme peut et doit se rendre utile à autrui en quelque manière, et qu'il y a certains travaux qui, ou par eux-mêmes, ou par le degré d'application avec lequel on s'y attache, contribuent à avancer le temps de la vieillesse, ou le terme de la mort, il